

XYZ. La revue de la nouvelle

Pacifica

Paul Ruban



Numéro 135, automne 2018

Armes : gâchette, poison, terreur et séduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ruban, P. (2018). Pacifica. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (135), 35–39.

Pacifica

Paul Ruban

UN CARILLON DE PORTE signale ma présence dans cette agence de location de banlieue.

Deux notes électroniques, guillerettes, que je me surprends à reconnaître malgré mes piètres rudiments de sol-fège : *mi-do*.

J'avance jusqu'au comptoir, m'y accoude. La jeune préposée assise devant moi ne lève pas la tête pour autant. Son attention est absorbée par un iPhone blindé d'une coque à paillettes lilas, qu'elle balaie discrètement de l'index.

Je me racle poliment la gorge. Stimulus, réaction.

L'employée — qu'un porte-nom en plastique identifie comme « Régine » — s'empresse de ranger son portable au fond d'un tiroir, replace une mèche derrière son oreille et ânonne :

— Bonjourcommentpuisjevousaider ?

— J'aimerais louer le plus grand véhicule dont vous disposez. Pas longtemps, d'aujourd'hui à demain.

— Alors... voyons voir, dit-elle en se redressant pour faire jaillir un tableau sur son écran d'ordinateur. Il nous reste un VUS. Ou encore une minifourgonnette, une Pacifica de Chrysler.

— La Pacifica, c'est parfait. C'est pour une excursion en famille.

— C'est l'fun ! s'exclame-t-elle avec l'air faussement enjoué de quelqu'un qui parle à travers son chapeau. Avez-vous besoin d'un siège d'auto ?

— Le siège pour le bout de chou, bien sûr. J'ai failli oublier, comme je conduis si peu...

— Prendrez-vous l'assurance responsabilité civile ? L'assurance collision ? L'assurance médico-hospitalière ?

— Oh oui, tout ça. On ne peut jamais être trop prudent. Régine pianote sur son clavier d'un air approbateur.

Elle veut voir mon permis de conduire, que je lui tends. 35

Lorsqu'elle me demande si j'aimerais verser des points sur une carte fidélité, on dirait une géologue qui s'intéresse à une collection de métaux précieux. Ai-je la Gold Plus ? L'Émeraude ? La Platine ? La Saphir ?

À la blague, j'affiche une moue dépitée et secoue la tête en brandissant une triste carte de bibliothèque, ce qui provoque chez Régine un petit rire.

Je règle la réservation. Régine imprime un formulaire de confirmation, me demande d'y apposer mes initiales à chaque endroit où elle pose le doigt.

— Là... là... là... et là.

J'ai l'impression d'être une abeille, butinant de fleur en fleur.

Elle me tend les clés, m'accompagne dans le stationnement pour m'aider à installer le siège pour bébé dans le véhicule, une minifourgonnette blanche. Nous l'inspectons en en faisant le tour d'un air solennel. Je frotte ma barbe en jouant le jeu du client pointilleux. *N'y aurait-il pas une petite égratignure sur le capot ? Et c'est quoi, cette marque sur le pare-choc ?*

Régine se plie à mon œil de lynx, prend tout en note.

Je m'amuse à imaginer la variété des fonctions que ce véhicule aurait connues avant moi. Peut-être qu'un père y a entassé un sapin de Noël fraîchement coupé entre deux marmots radieux. Qu'un jeune couple en camping s'y est aimé, banquette arrière rabattue à l'horizontale. Qu'une consœur de nonnes y a entonné des chants de Taizé en pèlerinage vers une grotte lointaine où serait apparue la Vierge.

Régine me demande une dernière signature, et je me glisse enfin derrière le volant du véhicule. Je tape l'adresse de ma destination dans mon GPS. Une voix de femme sensuelle déclare : « Calcul de l'itinéraire. »

Puis, quelques secondes plus tard : « Dans six cents mètres, tournez à gauche. »

Je m'apprête à quitter le stationnement, lorsque Régine me fait un petit signe d'au revoir de la main. Si je ne l'entends

pas en raison des vitres fermées, je vois ses lèvres articuler une mise en garde :

— Conduisez prudemment !

J'esquisse, malgré moi, un petit sourire en ajustant le siège et le rétroviseur, d'où tournoie un sent-bon en forme de sapin.

Le dernier occupant du véhicule avait opté pour un poste de musique country, que je remplace promptement par du classique. Je file à toute vitesse sur l'autoroute, en direction du centre-ville, une sonate de Debussy rivalisant avec la voix du GPS qui tente de capter mon attention.

J'ignore sa dernière directive (« Tout droit, tenez la gauche ») et emprunte plutôt une bretelle de sortie. Elle s'énerve, m'incite à faire demi-tour dès que possible. Je veux la prendre par la main, la regarder dans les yeux et la rassurer : j'ai pleinement l'intention de me plier à ses ordres pour me rendre à la destination finale, mais parfois, dans la vie, il faut s'arrêter à des stations-service. Comme maintenant.

À la caisse, je demande d'aller aux toilettes. On me donne une grande spatule au bout de laquelle on a fixé une petite clé.

Je referme la lourde porte derrière moi, m'asperge doucement le visage d'eau, à deux mains, encore et encore, tellement de fois que j'ai l'impression de glisser comme dans une transe. Je rabats ensuite le couvercle de la toilette, m'assieds dessus, compose le numéro de mon fils. Ça sonne une fois, deux fois.

— P'pa ?

— Salut mon beau.

— J'peux-tu te rappeler plus tard ? J'suis un peu pris mainte...

— Ça sera pas long, mon grand, promis, je le rassure en lui coupant la parole.

Je lui explique qu'il se peut qu'on ne se voie pas pendant un bout de temps, qu'il faut que je m'occupe de quelque chose. Il balbutie son incompréhension par des embryons de 37

phrases mort-nées, cherche à en savoir davantage, se frustre de mes réponses vagues et cryptiques. Il se met à crier, moi, je répète que je l'aime, lui m'envoie chier et me raccroche au nez. Je fixe longuement l'écran vide de mon portable.

Puis je lève les yeux vers le miroir, vers ce moi verdâtre sous les néons vacillants. Je ne reconnais pas le visage aigri et hagard qui m'observe.

En sortant du dépanneur, je m'achète des dragées Tic Tac et du Red Bull et me réinstalle derrière le volant. Le bolide s'ébranle, regagne la route.

Il n'y aura plus de pause-pipi jusqu'à l'arrivée.

Après quelques minutes — au moment même où une pièce de Saint-Saëns prend la relève de Brahms à la radio — mon point d'arrivée se dessine à l'horizon.

Il s'agit d'un square, regorgeant de manifestants qui brandissent pancartes et banderoles. Ils entonnent des chants, crachent des cris à l'aide de mégaphones dont les échos résonnent contre les parois des immeubles voisins.

Des échos qui noient le crissement de mes pneus fonçant droit sur eux.

Accélération, petit mouvement sec du volant.

Et je fauche.

Je me transforme en une boule déchaînée dans une forêt de quilles. Je suis un brise-glace broyant la banquise.

Les corps tombent sur le capot comme des pantins désarticulés, fouettent la vitre, revolent par-dessus le toit. Mains crispées sur le volant, je redouble de concentration, vise le cœur de la foule.

Le temps laisse égrener des siècles. Je tente de maintenir le cap, mais perds soudain le contrôle, dérape à plein fouet dans une palissade de béton.

Silence total. Même pas de grésillements de Saint-Saëns dans la fumée qui m'ensevelit.

Je tente de lever le bras pour ouvrir la portière; il n'y a rien à faire.

Dans ma bouche, du sang mêlé à un arrière-goût de
38 sac gonflable. Si je n'arrive pas non plus à bouger la tête,

en revanche, je cligne follement des yeux, devant ce sapin odorant qui tourbillonne devant mon nez en une spirale démente et infinie.